

Virginie DESPENTES
KING KONG THÉORIE
Essai
Grasset & Fasquelles, Paris, 2006

Enfin je lis¹ un ouvrage qui déploie une véritable lecture systémique des relations hommes-femmes !

Le style direct de Virginie Despentes peut choquer, je l'ai trouvé, dans cet ouvrage, plutôt rafraîchissant, décapant les lieux communs plus ou moins confortables de la doxa à propos du viol, de la prostitution, du sexe, et des rapports de domination.

Lecture systémique ai-je dit. En effet, les règles d'un système contraignent tous ceux (et toutes celles) qui en sont des éléments, et les reconnaissent tous comme étant à la fois actifs et passifs dans ce contexte. En soutenant une position féministe solide, Virginie Despentes ne néglige pas pour autant, au passage, de décrire les contraintes que le « patriarcat » impose aux hommes pour qu'ils se croient véritablement « hommes ». Elle s'étonne à juste titre du fait que les hommes « *ne produi/sent/ aucun discours neuf, critique, inventif sur leur propre condition ?* » (p143) Il y a eu déjà, sur un ton beaucoup plus tranquille, le livre d'Élisabeth Badinter XY², et plus récemment le livre d'Ivan Jablonka.³ Mais, autant qu'il m'en souviennne, rien dans ces travaux n'atteint la justesse clinique des remarques de King Kong Théorie.

Je vous laisse le plaisir de découvrir sa remise en question des stéréotypes à propos de thèmes qu'elle traite, et je vais plutôt ici souligner quelques paragraphes dans lesquels elle décrit comment le patriarcat pèse (aussi) sur les hommes. Les pages 28-29 en font une synthèse ironique que je ne résiste pas au plaisir de partager avec vous : « ... *la virilité traditionnelle est une entreprise aussi mutilatrice que l'assignement à la féminité. Qu'est-ce que ça exige, au juste, être un homme, un vrai ? Répression des émotions. Taire sa sensibilité. Quitter l'enfance brutalement, et définitivement : les hommes-enfants n'ont pas bonne presse. Être angoissé par la taille de sa bite. Savoir faire jouir les femmes sans qu'elles sachent ou veuillent indiquer la marche à suivre. Ne pas montrer sa faiblesse. Museler sa sensualité. S'habiller de couleurs ternes, porter toujours les mêmes chaussures pataudes, ne pas jouer avec ses cheveux, ne pas porter trop de bijoux, ni aucun maquillage. Devoir faire le premier pas, toujours. N'avoir aucune culture sexuelle pour améliorer son orgasme. Ne pas savoir demander d'aide. Devoir être courageux, même si on n'en a aucune envie. Valoriser la force quel que soit son caractère. Faire preuve d'agressivité. Avoir un accès restreint à la paternité. Réussir socialement pour se payer les meilleures femmes. Craindre son homosexualité car un homme, un vrai, ne doit pas être pénétré. Ne pas jouer à la poupée quand on est petit, se contenter de petites voitures et d'armes en plastique supermoches. Ne pas trop prendre soin de son corps. Être soumis à la brutalité des autres hommes, sans se plaindre. Savoir se défendre même si on est doux. Être coupé de sa féminité, symétriquement aux femmes qui renoncent à leur virilité, non pas en fonction des besoins d'une situation ou d'un caractère, mais en fonction de ce que le collectif exige. Afin que, toujours, les femmes donnent les enfants pour la guerre, et que les hommes acceptent d'aller se faire tuer pour sauver les intérêts de trois ou quatre crétins à vue courte.*

Si nous n'allons pas vers cet inconnu qu'est la révolution des genres, nous connaissons exactement ce vers quoi nous régressons. Un État tout puissant qui nous infantilise, intervient dans toutes nos décisions, pour notre propre bien, qui – sous prétexte de mieux nous protéger – nous maintient dans l'enfance, l'ignorance, la peur de la sanction, de l'exclusion. »

¹ ... sur la recommandation d'un de mes fils... l'éducation ça marche dans les deux sens...

² BADINTER Élisabeth. *XY, de l'identité masculine*, Paris, Hachette, 1992

³ JABLONKA Ivan. *Des hommes justes. Du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Éditions du Seuil, 2019.

Virginie DESPENTES
KING KONG THÉORIE
Essai
Grasset & Fasquelles, Paris, 2006

A chaque description d'un stéréotype qui pèse sur les femmes, ses conséquences sur la masculinité sont abordées, et pas en termes d'avantages comme souvent dans la littérature militante féministe. D'ailleurs, à force de dénoncer la position virile comme supériorité (même injuste), on pourrait bien finir par la rendre enviable !

La lecture politique des relations entre les genres oblige à cette compréhension globale et relationnelle.

Au lieu d'opposer les dominants et les dominées, elle met en évidence que les règles du jeu collectif s'imposent à toutes et tous, qui apparaissent alors dominés, mais avec des formes d'expression différentes. Être dans les tranchées en 14-18 n'était pas plus enviable que d'être veuve à la ferme ou à l'usine à la même époque. C'est sans doute les obligations de courage et de « même-pas-mal » liées au rôle viril qui font que les hommes ont tant de difficulté à remettre en question les contraintes qui les construisent. Mais comment être aveugle au point de ne pas voir que la mise en concurrence des hommes entre eux, à qui sera le plus fort, le plus riche, le plus intelligent, le plus-plus... en laisse structurellement la grande majorité perdante : il n'y a qu'une médaille d'or par catégorie, et encore n'est-elle pas éternelle. Cette précarité de la supériorité ne peut qu'entraîner une angoisse permanente et générer des mécanismes de défense rigides. Hommes Forts ? Non. «...*la fragilité est surtout du côté des hommes. Comme si personne ne les avait prévenus que le père Noël ne passera pas : dès qu'ils voient un manteau rouge ils courent en brandissant la liste des cadeaux qu'ils voudraient voir sous la cheminée.* » (p 71) et quel meilleur moyen de cacher sa faiblesse que de la faire apparaître chez l'autre ? « *là où la masculinité ne va pas du tout de soi chez les mâles, les femelles sont priées de la jouer hypersoumises.* » (p 125)

Le style de Virginie Despentes peut déranger, ses affirmations peuvent parfois choquer. Mais comment ne pas être d'accord avec elle lorsqu'elle affirme, tranquillement, dans sa conclusion : « *Bien sûr que c'est pénible d'être une femme. .../... Mais à côté de ce que c'est, être un homme, ça ressemble à une rigolade... car, finalement, nous ne sommes pas les plus terrorisées, ni les plus désarmées, ni les plus entravées. Le sexe de l'endurance, du courage, de la résistance, a toujours été le nôtre.* » (p 144)